

Le Musée Desportes

Le plaisir de la découverte est un plaisir de vacances. Ce n'est pas nécessairement un plaisir qu'il faille aller chercher loin. Et, par exemple, vous le pouvez goûter à moins de cent kilomètres de Paris. Il vous suffira d'aller à Compiègne. Tout le monde connaît la ville royale et impériale qui, entre l'Oise, l'Aisne et la forêt, montre, avec un juste orgueil, son Hôtel de Ville et son Château. Mais qui y connaît le petit musée Desportes, dont elle est moins fière, l'ignorant presque elle-même ? D'abord, il est d'installation relativement récente. Et puis, il faut le dire, il ne fait rien pour être moins obscur. Au-dessus des grands appartements, qui offrent à l'admiration pressée des visiteurs les splendeurs de plusieurs règnes, il s'abrite au second étage du Château, intime, mystérieux, presque secret. Et, ma foi, cela convient parfaitement au caractère de l'œuvre exposée là. Car cette œuvre, c'est une source, le commencement du paysage français, et, plus encore, d'une sensibilité.

Les amateurs d'art, les personnes qui suivent les expositions, se souviennent de la rumeur de surprise qu'éveilla, en 1920, la présentation, à Beauvais, par M. Jean Ajalbert, de « l'atelier de François Desportes ». Hé quoi ! chez ce contemporain de Louis XIV et de Louis XV, chez ce peintre du roi, un sentiment si direct, si sincère de la nature ! une intelligence du paysage, telle qu'on ne devait la retrouver que cent cinquante ans plus tard ! Ce fut une révélation. Cette révélation, le petit musée de Compiègne, qui est l'exposition de Beauvais, devenue permanente, la prolonge et la met à la portée de tous.

On connaissait François Desportes comme un admirable animalier. On savait qu'après avoir eu, en Pologne, à la cour de Jean Sobieski, des succès de portraitiste, il n'avait plus voulu peindre que des animaux et ces curieuses natures mortes, nommées par l'époque « tableaux de buffet ». De ces tableaux, des nombreux tableaux de chasse, qu'il avait exécutés pour le Roi, le Dauphin et le Régent, des tapisseries, notamment la somptueuse série des *Nouvelles Indes*, dont il avait composé les cartons, les Musées conservaient assez pour qu'on pût, semblait-il, se faire une image complète de son talent. A Compiègne même, Pompée et Florissant, Folle et Mitte, Tane et Blanche, chiens et chiennes de Louis XIV et de Louis XV, peints par lui, évoquaient, dans les galeries du Château, les élégances des chasses royales.

Mais ces beaux ouvrages restent dans le goût du temps. Certes, ils respirent le sens et l'amour de la nature, mais d'une nature un peu apprêtée, ou, si vous aimez mieux, intellectualisée. Les arbres, les fleurs, les bêtes, n'y sont, en définitive, que les éléments d'une belle ordonnance décorative. C'est de la peinture bien classique et qui se situe exactement dans l'époque qui l'a produite. Tandis qu'au musée, qui lui est consacré, Desportes, en pleins XVII^e-XVIII^e siècles, fait figure de peintre moderne.



Ce qu'on a rassemblé dans ces salles, c'est, avec un petit nombre de tableaux, une riche collection d'études. Document prodigieusement intéressant, qui nous livre la personnalité de l'artiste, dans son expression immédiate, avant les accommodements au goût public. Sur la façon dont travaillait Desportes nous avons un texte pré-

cieux, le témoignage de son fils. « Il portait aux champs, nous dit Claude Desportes, ses pinceaux et sa palette toute chargée dans des boîtes de fer blanc ; il avait une canne avec un bout d'acier long et pointu, pour la tenir ferme dans le terrain, et dans la pomme d'acier, qui s'ouvrait, s'emboîtait à vis un petit châssis du même métal, auquel il attachait le portefeuille et le papier. Il n'allait point à la campagne, chez ses amis, sans porter ce léger bagage, avec lequel il ne s'ennuyait point, et dont il ne manquait pas de se servir utilement ». C'est déjà la méthode de travail des peintres de 1830. Desportes en usait pareillement avec les animaux. Muni de son papier et de ses pinceaux, il allait les surprendre, les visiter aux ménageries de la foire Saint-Laurent, partout où il les pouvait observer.

C'est de cette intimité avec les choses et les bêtes que sont sorties ces esquisses, où l'on voit le peintre interroger passionnément la nature, avec le sentiment qu'elle est la grande maîtresse de vérité et de beauté, celle qui ne trompe pas et qu'on ne doit pas tromper. Deux salles groupent les études d'oiseaux, étonnantes volières, qui font rutiler le plumet d'un cacatoès, le sécateur d'un toucan, le corsage d'un ara, toute une volaille pittoresque. Plus loin, ce sont les chiens. Car Desportes a été un grand peintre de chiens et ils ont aussi leur salle à Compiègne. Mais, si attachante qu'elle soit, rien n'y vaut l'admirable étude de lévrier qu'il fit « pour sa réception à l'Académie », et qu'on voit dans la salle du fond. C'est dans cette salle que sont réunis les Desportes les plus précieux, les plus neufs, ses esquisses sur papier. Il y a là un hallali de sanglier, des faisans et des perdrix, un « lion courant, peint à la ménagerie », comme dit la légende, un « loup fait à la

foire Saint-Laurent », un petit âne, résigné et inquiet, qui sont de pures merveilles.



Mais la grande nouveauté, le « clou » du musée Desportes, ce sont les paysages. L'art classique met l'homme au centre de ses préoccupations. S'il admet la beauté des choses, c'est comme un décor, un cadre. Le paysage n'est conçu par lui qu'humanisé, « héroïsé ». Il faut que s'y promènent des dieux ou des personnages de l'histoire. Desportes, lui, se soucie bien de mythologie et d'histoire ! Pour ce fils de paysan les arbres, le ciel, les eaux ont une beauté suffisante. Evidemment, quand il peindra ses tableaux, quand il exécutera les commandes de ses clients, rois, princes ou riches bourgeois, il se préoccupera de leur plaisir, il arrangera, il « embellira » la nature. Mais, seul devant son papier, il ne songe qu'à se faire plaisir à lui-même. C'est ainsi qu'il a peint les délicieuses esquisses de paysage, où rit, dans sa grâce aimable, la campagne des environs de Paris. Ici, rien ne s'interpose entre le peintre et la beauté des choses. Celle-ci est chérie pour elle-même, représentée sans nul ornement. C'est, selon une expression à la mode, et que j'emprunte à M. Reau, auteur d'une récente et belle *Histoire de la Peinture française au XVIII^e siècle*, la naissance du « paysage pur ».

Je sais bien qu'à la même époque, cette sensibilité à la nature s'exprimait chez d'autres peintres et notamment dans l'œuvre de Jean-Baptiste Oudry qui, lui aussi, est à l'origine du paysage français. Mais Desportes est le seul dont nous ayons, par fortune, conservé un ensemble d'études aussi riche. De sorte que le petit musée compiégnais n'est pas seulement une chose

rare, c'est une chose unique. Pour en donner une idée complète il faudrait une longue étude. Je n'ai voulu qu'en souligner l'intérêt. Mais je ne terminerai pas sans dire ce qu'il doit à l'éminent et sympathique conservateur du Château : non pas seulement une présentation parfaite des œuvres du peintre, telle qu'on devait l'attendre de la science et du goût de M. Edouard Sarradin, mais l'être même. C'est M. Edouard Sarradin qui a obtenu de ses collègues du Louvre les belles toiles de chasse qu'on voit à Compiègne. C'est lui qui, au lendemain de l'exposition de Beauvais, a demandé la collection des études de Desportes. On ne saurait trop lui savoir gré de cette initiative, qui pare d'un prestige nouveau le Château, où, depuis près de dix ans, il ne cesse de remettre de l'ordre et de la beauté.

Joseph TRABUCCO.
